

pieds de circonférence, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque de la conquête; ce n'est plus qu'un informe désert, qu'un épais fourré d'arbustes sauvages, où le myrte mêle ses feuilles d'un vert sombre et lustré aux baies rouges et au feuillage délicat du poivrier. »

Sur le terrain qu'occupait le palais du monarque astèque, le jeune et ambitieux vice-roi don Bernardo de Galvez fit construire, en 1785, le château actuel, auquel il donna l'apparence d'un séjour de plaisance, mais dont il fit en réalité une forteresse. Il mourut l'année suivante, trop tôt pour le voir achevé et pour laisser deviner auquel de ces deux usages il avait l'intention de le consacrer. C'est maintenant une école militaire. Du haut de sa plate-forme on découvre un panorama surprenant de beauté, de calme et de grandeur.

Je passai de longues heures à l'ombre des *ahuehuetes* du bosque de Montezuma. L'*ahuehuete* est un cyprès qui a le port du sapin au bois rouge: son nom signifie *seigneur des eaux*, parce qu'il se plaît dans les lieux humides. Ces nobles arbres qui ont vu surgir et disparaître plus d'une race et plus d'une dynastie, m'ont rappelé les étonnantes splendeurs des forêts du Klamat et du Redwoodcreek en Californie. Leurs branches robustes, bizarrement frangées des longues soies vert pâle de la mousse espagnole, s'entrelacent et forment, à une grande hauteur, une voûte verdoyante d'un merveilleux travail, que les rayons du soleil ne peuvent percer. La voix humaine y résonne comme sous les voûtes d'un temple dont leurs troncs, droits et vigoureux, semblent être les colonnes. Mais quel chef-d'œuvre d'architecture, quel entassement de pierres, si audacieux qu'il soit, frapperait aussi vivement l'imagination? L'enthousiasme légitime inspiré par les grandes œuvres de l'homme nuit toujours aux sensations douces ou graves que devrait provoquer l'œuvre elle-même; en face des merveilles de la nature

on ne s'exalte pas, on jouit; l'enthousiasme viendra plus tard, avec le souvenir, et durera autant que lui.

Je revins à Mexico en longeant l'aqueduc de Chapultepec; il est moins lourd, moins écrasé que celui de Santa-Fé, mais tout aussi décrépit. Il pénètre dans la ville par la garita de Belen et se termine dans le barrio de San-Juan par la fontaine du Salto de Agua, petit monument à colonne torse, d'un chirruaguesque mitigé, qui n'est pas absolument dépourvu de grâce. A côté s'élève l'église paroissiale de la Concepcion; tout auprès, le marché de San-Juan et l'hospice de la Caridad, plus loin, le marché d'Iturbide, à côté du couvent de femmes de San-Juan de la Penitencia et de l'église de San-José.

Il y a de nombreux marchés à Mexico; le principal est celui de Santa-Anna, construit sur la place del Volador qu'entourent le palacio, l'université, les couvents de Balvanera et de Porta-Cœli; mais le plus curieux, sans contredit, est celui qui se tient le matin dans la rue de Rolandan, au pied du sombre couvent de la Merci, sur les quais qui bordent le canal de la Viga; là, au moyen de ce canal, des bateaux plats, couverts de nattes, chargés de fruits, de légumes, de volailles et de fleurs, arrivent de Tescuco, de Jochimilco et de Chalco, et les revendeurs viennent s'y pourvoir.

C'est dans le voisinage et au cœur même de ces centres gastronomiques qu'il faut venir étudier la vie populaire. Porte-guenilles et riches bourgeois, redingotes noires, vestes de peau brodées, uniformes usés, cargadores, soldats, muletiers, serenos, moines de toutes nuances, franciscains, dominicains, mercedarios, augustins, carmes chaussés ou déchaux, s'y coudoient fraternellement. Le fantastique chapeau de Basile allonge son ombre démesurée sur le mur de l'église voisine. De jolies marchandes de fruits ou de fleurs attendent le chaland sous leur *tendaje* ou *sombrajo*, vaste cadre de toile qui

s'oriente au soleil; de fraîches servantes de bonne maison, d'agaçantes *chinas*, l'œil pétillant, l'oreille ouverte aux doux propos et la langue prompte à la riposte, passent et repassent, drapées dans leur rebozo. Sur la paume de la main gauche renversée à la hauteur de l'épaule, elles portent, de la manière la plus gracieuse, la corbeille pleine de verdure ou le cantaro, peint et vernissé, rempli d'eau.

L'*aguador*, vêtu de cuir, fend à petits pas cette foule turbulente. Ici comme à Guaymas, c'est un personnage original. Il porte sur son dos le *chochocol*, énorme jarre de terre rouge parfaitement ronde, qu'une large bande de cuir fixe, au moyen de deux anses, à son front protégé par une petite casquette de cuir également; une autre lanière, qui passe sur le sinciput, soutient le *cantaro*, seconde cruche beaucoup plus petite. Celle-ci pend devant lui, à la hauteur de ses genoux. Elle est destinée à contre-balancer par son poids celui du chochocol, et à conserver au porteur un centre de gravité normal. On raconte qu'un Anglais, désireux de vérifier ce problème d'équilibre, se donna le plaisir de briser d'un coup de canne le petit cantaro; le pauvre *aguador* de rouler par terre, sur le dos, ou plutôt sur les débris de son chochocol. L'Anglais satisfait paya la casse. On ne dit pas s'il donna quelque chose pour l'outrage fait à la dignité humaine.

Je ne songeai point à faire une pareille épreuve, mais j'en fis une autre, infiniment moins aristocratique il est vrai. Je m'assurai par expérience que l'eau contenue dans le cantaro cassé par l'Anglais était charitablement à la disposition de tout homme altéré, et cela sans rétribution aucune; l'usage a fait une loi de cette habitude patriarcale. L'*aguador* auquel je m'adressai, voyant que je n'appartenais pas à sa clientèle ordinaire, qui est assez peu vêtue, se crut en droit de me demander, fort honnê-

tement du reste, une cigarette que je n'eus pas le cœur de lui refuser.

J'eus le bonheur de ne faire aucune fâcheuse rencontre pendant ces longues promenades. Un matin seulement, en arrivant chez M. Limantour, je l'aperçus de loin causant sur sa porte avec un certain don Mateo Ramirez que j'avais vu à Guadalajara, où il était en relation avec mon pieux Irlandais. Ce rapprochement n'étant pas de nature à m'inspirer de la confiance, je tournai tête sur queue et fus prendre l'air d'un autre quartier.

Au reste, je vécus isolé, ne voyant que MM. Dano, Pommier et Limantour. Une légère indisposition me mit également en rapport avec un homme intelligent et aimable, doublement aimable à mes yeux pour avoir trouvé quelque chose à aimer dans le Mexicain et avoir su le dire récemment en fort bons termes, le docteur Jourdanet.

Cependant j'avais reçu mon passe-port et l'heure du départ sonnait. Le steamer de la Nouvelle-Orléans part le 20. Ces messieurs m'engagèrent instamment à ne pas continuer ma route à cheval, à cause de la rigueur du climat, et, puisque je voulais voyager économiquement, à prendre passage sur des chariots qui font le service de roulage accéléré entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces voitures à quatre roues, construites aux États-Unis, sont couvertes et fort bien suspendues; comme elles s'en vont à vide généralement de la capitale à la côte, l'administration prend alors des voyageurs moyennant la somme modeste de 15 piastres. Le trajet se fait en huit jours, soit dix lieues par jour à peu près; on vit pendant ce temps à ses frais dans les posadas et fondas de halte, comme j'avais vécu jusqu'alors. La diligence ne met que trois jours et une nuit à franchir la même distance, mais un *asiento*, une place dans la diligence revient, avec les

faux frais qu'elle entraîne inévitablement, à une vingtaine de piastres par jour.

J'eus la faiblesse de me laisser, sinon convaincre, du moins influencer, et, le 11, je vendis mon pauvre animal, ce dont j'eus lieu de me repentir amèrement par la suite; c'est une folie de voyager autrement qu'à cheval dans ces contrées.

Il me fallut aussi congédier Miguel, auquel je ne rabattis rien de ce que je lui avais promis, bien que les privautés qu'il s'était permises avec ma bourse m'en donnassent le droit. Je lui laissai même, en souvenir de moi, mes chappareras et jusqu'à mon sabre; il me revint après, mais trop tard, que, en ce faisant, je venais probablement de doter la république d'un salteador de plus. Au moment de monter en selle, il me demanda la permission de me donner un abrazo et me serra dans ses bras, les larmes aux yeux, avec une effusion des plus touchantes. Sur cette accolade, il fut armé par moi chevalier de grandes routes dans toutes les règles. Malgré son désespoir, et surtout malgré ma surveillance, le digne lepero trouva moyen d'emporter, comme fiche de consolation sans doute et faute de mieux, une couple de chandelles de suif d'un *tlaco* que je lui avais envoyé acheter le matin par provision.

Le lendemain 12 était un dimanche. En arrivant le matin sur la place d'Armes, je ne fus pas peu surpris de trouver le régiment de la garde de S. A. S. don Antonio rangé en bataille devant le palais. Je me mêlai à la foule, qui faisait cercle. Un groupe d'officiers à cheval parcourait les lignes, et je n'eus pas de peine à reconnaître en tête la jambe de bois de Santa-Anna. Le désir de le voir de plus près s'empara de moi, et, pour y arriver, j'allai me placer aux abords de la porte du palais. La revue finie, le dictateur se rabattit de ce côté-là, précédé de quelques lanciers; il passa à quelques pas de l'endroit où

je me tenais, et son regard errant s'arrêta machinalement sur moi. A ce moment, j'éprouvai je ne sais quelle sensation de jouissance intime et bouffonne en pensant que cet homme, s'il avait eu l'honneur de me connaître comme je le connaissais, se serait probablement fait un vrai plaisir de me faire fusiller. Mais pour lui qu'étais-je, perdu dans la foule? Rien. Que savait-il de moi? Rien. J'étais un honnête zéro dans la somme des badauds, et, tout zéro que j'étais, je connaissais son histoire! Si je devenais jamais tyran, cette infériorité de tous les instants vis-à-vis de mes ennemis les plus infimes m'humilierait au point d'empoisonner mon existence et de m'interdire de me montrer en public.

Cet homme, que l'on a justement appelé le mauvais génie du Mexique, est un de ceux pour lesquels l'histoire devra être le plus sévère; car, malgré le peu d'intérêt qu'il inspire et son peu de capacité, il n'en faudra pas moins que l'histoire s'occupe de lui. Depuis 1811, époque à laquelle on le rencontre faisant ses premières armes, sous le général Arredondo, contre les indépendants du Tamaulipas, jusqu'à son dernier exil en 1856, son nom est attaché à tous les événements politiques du Mexique; son histoire est celle des malheurs et des désordres de cette république, dont il a occupé plusieurs fois les premiers emplois. C'est un soldat de fortune, ignorant et orgueilleux, aussi despotique qu'indiscipliné, aussi lâche qu'impudent, un intrigant sans conscience ni délicatesse, aussi vénal que corrupteur. Luxurieux comme presque tous les despotes, il a dû beaucoup aux femmes, c'est-à-dire à sa taille, à son maintien, à son tempérament lascif. Capable de tout, excepté de se ruiner, pour saisir le pouvoir, insouciant de tout, excepté du soin de sa fortune, quand il le tient, en d'autres termes, ambitieux sans autre objet que la satisfaction de ses vices et intelligent jusque-là seulement, il a servi toutes les

faux frais qu'elle entraîne inévitablement, à une vingtaine de piastres par jour.

J'eus la faiblesse de me laisser, sinon convaincre, du moins influencer, et, le 11, je vendis mon pauvre animal, ce dont j'eus lieu de me repentir amèrement par la suite; c'est une folie de voyager autrement qu'à cheval dans ces contrées.

Il me fallut aussi congédier Miguel, auquel je ne rabattis rien de ce que je lui avais promis, bien que les privautés qu'il s'était permises avec ma bourse m'en donnassent le droit. Je lui laissai même, en souvenir de moi, mes chappareras et jusqu'à mon sabre; il me revint après, mais trop tard, que, en ce faisant, je venais probablement de doter la république d'un salteador de plus. Au moment de monter en selle, il me demanda la permission de me donner un abrazo et me serra dans ses bras, les larmes aux yeux, avec une effusion des plus touchantes. Sur cette accolade, il fut armé par moi chevalier de grandes routes dans toutes les règles. Malgré son désespoir, et surtout malgré ma surveillance, le digne lepero trouva moyen d'emporter, comme fiche de consolation sans doute et faute de mieux, une couple de chandelles de suif d'un *tlaco* que je lui avais envoyé acheter le matin par provision.

Le lendemain 12 était un dimanche. En arrivant le matin sur la place d'Armes, je ne fus pas peu surpris de trouver le régiment de la garde de S. A. S. don Antonio rangé en bataille devant le palais. Je me mêlai à la foule, qui faisait cercle. Un groupe d'officiers à cheval parcourait les lignes, et je n'eus pas de peine à reconnaître en tête la jambe de bois de Santa-Anna. Le désir de le voir de plus près s'empara de moi, et, pour y arriver, j'allai me placer aux abords de la porte du palais. La revue finie, le dictateur se rabattit de ce côté-là, précédé de quelques lanciers; il passa à quelques pas de l'endroit où

je me tenais, et son regard errant s'arrêta machinalement sur moi. A ce moment, j'éprouvai je ne sais quelle sensation de jouissance intime et bouffonne en pensant que cet homme, s'il avait eu l'honneur de me connaître comme je le connaissais, se serait probablement fait un vrai plaisir de me faire fusiller. Mais pour lui qu'étais-je, perdu dans la foule? Rien. Que savait-il de moi? Rien. J'étais un honnête zéro dans la somme des badauds, et, tout zéro que j'étais, je connaissais son histoire! Si je devenais jamais tyran, cette infériorité de tous les instants vis-à-vis de mes ennemis les plus infimes m'humilierait au point d'empoisonner mon existence et de m'interdire de me montrer en public.

Cet homme, que l'on a justement appelé le mauvais génie du Mexique, est un de ceux pour lesquels l'histoire devra être le plus sévère; car, malgré le peu d'intérêt qu'il inspire et son peu de capacité, il n'en faudra pas moins que l'histoire s'occupe de lui. Depuis 1811, époque à laquelle on le rencontre faisant ses premières armes, sous le général Arredondo, contre les indépendants du Tamaulipas, jusqu'à son dernier exil en 1856, son nom est attaché à tous les événements politiques du Mexique; son histoire est celle des malheurs et des désordres de cette république, dont il a occupé plusieurs fois les premiers emplois. C'est un soldat de fortune, ignorant et orgueilleux, aussi despotique qu'indiscipliné, aussi lâche qu'impudent, un intrigant sans conscience ni délicatesse, aussi vénal que corrupteur. Luxurieux comme presque tous les despotes, il a dû beaucoup aux femmes, c'est-à-dire à sa taille, à son maintien, à son tempérament lascif. Capable de tout, excepté de se ruiner, pour saisir le pouvoir, insouciant de tout, excepté du soin de sa fortune, quand il le tient, en d'autres termes, ambitieux sans autre objet que la satisfaction de ses vices et intelligent jusque-là seulement, il a servi toutes les

causes ou, mieux, il s'est servi de tous les principes pour arriver à ses fins. Incapable de laisser un instant de repos à son pays sous le gouvernement d'un autre, créant le désordre jusqu'à ce qu'il fût appelé à le comprimer, le comprimant militairement et y substituant la léthargie politique, ce désordre de l'immobilité plus dangereux cent fois pour une nation que celui du mouvement, il n'a jamais en réalité, malgré ou plutôt à cause de ses instincts de rebelle, représenté que la réaction, la réaction ingouvernable, rapace, émeutière, contre le principe honnête de la Révolution, qu'il a sans cesse travaillé à étouffer.

C'est l'incarnation vivante, complète, de ce régime, qualifié de clérical, dont le Mexique vient de se débarasser.

Durant ses absences du fauteuil présidentiel, il aurait pu, et sa fortune le lui permettait si elle ne lui en faisait un devoir, parcourir les États-Unis et l'Europe, et s'instruire dans l'art de diriger un peuple vers la liberté, le progrès, le bien-être, le bonheur. Point. Il complotait, il préparait des *pronunciamentos*; à moins qu'il ne fût exilé, dans lequel cas il allait continuer à l'étranger, entre les femmes, la table, les cartes, les chevaux et les coqs de combat, l'existence peu digne qu'il menait quand il était chef de l'État.

Lorsque je le vis, il était démonétisé. Son *statu quo* militaire lassait des hommes qui commençaient à comprendre la nécessité de progresser. Malgré la faiblesse morale de son pouvoir, il songeait, disait-on, à changer son titre de dictateur pour un autre plus dynastique, sinon plus solide; c'était assez probable, en effet, à en juger par ses allures, et, s'il hésita, l'ombre sanglante d'Iturbide y fut peut-être pour quelque chose. En attendant, après avoir pris le titre d'*Altesse Sérénissime*, il avait rétabli l'ordre de Guadalupe, pensant que ce qui

n'était pas bon pour des républicains devait faire l'affaire d'un despote; et puis il passait des revues!

Tel était le personnage que j'avais sous les yeux. Au physique, Santa-Anna est un bel homme dans l'acception la plus vulgaire du mot, car sa tête d'un volume trop faible, son front étroit et déprimé, son regard faux, ses traits, qui ont à la fois la dureté et le manque d'énergie de ceux d'un vieux procureur au Châtelet, tout le détail enfin est en opposition avec les notions de beauté intelligente que nous donne la civilisation. Il pouvait avoir alors soixante-cinq ans. Vigoureux par constitution, grisonnant à peine, cet épicurien de basse catégorie porte légèrement le fardeau du temps, et l'on comprend en le voyant qu'il n'ait pas encore divorcé avec les mauvaises passions dont sa physionomie est le miroir.

Comme je m'éloignais avec la foule, je me trouvai tout à coup à côté des officiers de la compagnie allemande. Je fis une demi-volte et tirai d'un autre côté. J'arrivai, tout effarouché encore de cette vision, sous les portales de Mercaderes, et là, quelle ne fut pas ma stupefaction en me voyant en face d'une autre ancienne connaissance non moins compromettante, le señor Arnau, capitaine du port de San-Blas, ni plus ni moins. L'éviter était impossible, et faisant contre fortune bon cœur, je me croisai fièrement avec lui sans avoir l'air de le remarquer. Peut-être ne me remit-il point lui-même. En tous cas, ces deux rencontres me mirent fort la puce à l'oreille, et je pensai qu'il était temps d'abrégier mon séjour à Mexico.

La journée du lundi fut consacrée aux adieux, c'est-à-dire que je passai la matinée avec M. Pommier, l'après-midi avec M. Limantour, et la soirée avec M. Dano, chez lequel je demurai jusqu'à minuit. Je revins alors au meson de San-Vicente pour faire mes préparatifs. J'avais reçu avis du majordome des voitures de me trouver à trois

heures du matin sans faute, le 14, au corral d'où elles partent. La crainte de manquer le coche m'empêcha de chercher le sommeil. Je m'occupai à prendre quelques notes sur mon journal; à deux heures j'étais dans les rues, enveloppé dans mon sarape et ma valise à la main.

## CHAPITRE XVII.

Excursion nocturne. — Un tour de majordome. — Promenade forcée. — Le coche de Puebla. — Rio-Frío. — Les mérites d'un *sota*. — Puebla. — La diligence. — Perote. — Jalapa. — Jarochos et Indiens de la *terre chaude*.

Le corral était situé dans une ruelle assez louche, dite le *calleon de la Vîna*, à l'entrée du faubourg mal famé de Santa-Anna; j'y arrivai en quelques minutes, la distance n'étant pas d'un demi-kilomètre. Le silence profond qui régnait aux alentours me parut de bon augure: on n'avait pas encore attelé. Je frappe, je frappe encore, j'appelle, je fais vacarme, les aboiements furieux d'un chien de garde sont la seule réponse que j'obtiens; enfin, au bout d'un quart d'heure, un homme à moitié endormi se décide à venir s'enquérir de ce que je veux. — « Les voitures, parbleu! — Les voitures, señor! elles sont parties. » J'entrai, comme bien on le pense, dans une noble colère. — « Il n'y a pas dix minutes de cela, me dit le portier pour m'apaiser, et vous avez grande chance de les rejoindre à la garita de San-Lazaro si vous faites force de jambes. En tous cas la première halte est à Ayotla, où l'on déjeune, et vous êtes toujours sûr de les rattraper là. »

Sur ce, me saluant d'un *vaya usted con Dios* plein d'un intérêt hypocrite, le cerbère me ferma la porte au

nez, me laissant le garçon le plus perplexe de toutes les Espagnes.

Je ne connaissais pas assez Mexico pour pouvoir gagner la porte de San-Lazaro directement, sans indications. Les ténèbres trônaient dans les rues dont les réverbères étaient éteints sous prétexte de clair de lune, bien que Phœbé ne fût pas encore levée. J'avais à craindre les voleurs, alléchés par la vue de mon bagage, et les serenos aux yeux desquels un paquet, entre les mains d'un homme aussi pressé, devait paraître suspect à cette heure. Néanmoins je me mis en route, repassant involontairement dans ma tête toutes les histoires de brigands qui jettent une teinte si lugubre sur les faubourgs de cette capitale, mais confiant en mon étoile pour me guider heureusement entre ces deux écueils: être pris par un voleur ou être pris pour un voleur.

Mexico était une annexe du palais de la Belle au bois dormant. Serenos et leperos dormaient au coin des bornes. Je trébuchai dans l'obscurité au milieu d'une patrouille d'infanterie qui ronflait sur un trottoir avec un ensemble, une précision, qu'on eût en vain cherché dans ses manœuvres militaires. Je n'en rencontrai pas moins de trois ainsi occupées. Dans la rue de l'Arsoispado, devant la prison du palais, un factionnaire, réveillé en sursaut sans doute par le bruit de mes pas, me lança un *quien vive* farouche, dont l'énergie me rappela les grands jours de Guaymas: je ne l'avais pas aperçu, perdu qu'il était dans l'ombre de la porte, aussi me causa-t-il un véritable émoi. Après le dialogue d'usage en pareil cas, je pus continuer ma route, et lui reprendre son somme. Enfin, après avoir questionné gardes de nuit, sergents de ronde et sentinelles, après avoir distribué un paquet de cigarettes corruptrices qui furent pour moi la meilleure de toutes les recommandations, je parvins à la garita de San-Lazaro.